



Rosa Montero

**Instructions
pour sauver
le monde**

Extrait de la publication

Métailié

SUITES

BIBLIOTHÈQUE HISPANIQUE

INSTRUCTIONS POUR
SAUVER LE MONDE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Territoire des barbares, 2002

La Folle du logis, 2004

La Fille du cannibale, 2006

Le Roi transparent, 2008

Rosa MONTERO

INSTRUCTIONS POUR
SAUVER LE MONDE

*Traduit de l'espagnol
par Myriam Chirousse*

Éditions Métailié
5, rue de Savoie, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2010

Titre original : *Instrucciones para salvar el mundo*

© Rosa Montero, 2008

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2009

ISBN : 978-2-86424-714-2

ISSN : 1264-3238

Si tu n'as plus de larmes, ne pleure pas, ris.

SHLOMIT LEVIN
(grand-mère d'Amos Oz)

L'humanité se partage entre ceux qui se plaisent à regagner leur lit le soir et ceux que le fait d'aller dormir inquiète. Les premiers considèrent que leur couche est un nid protecteur, alors que les deuxièmes ressentent la nudité du demi-sommeil comme un danger. Pour les uns, le moment du coucher suppose la suspension des préoccupations ; chez les autres, au contraire, les ténèbres provoquent un remue-ménage de pensées douloureuses et, si cela ne tenait qu'à eux, ils dormiraient le jour, comme les vampires. Avez-vous déjà senti la terreur des nuits, l'étouffement des cauchemars, l'obscurité qui murmure sur votre nuque de son haleine froide que, même si vous ne savez pas combien de temps il vous reste, vous n'êtes qu'un condamné à mort ? Et pourtant, le lendemain matin, la vie explose de nouveau dans son joyeux mensonge d'éternité. Cette histoire est celle d'une longue nuit. Si longue qu'elle dura plusieurs mois. Même si tout commença par un soir de novembre.

Dans la matinée, il avait pleuvassé de la neige fondue, mais à présent le ciel était une plaque sèche et plombée. Le froid montait des pierres tombales et de la terre dure, et léchait les chevilles comme une langue de glace. Le plus âgé des fossoyeurs essuya subrepticement son nez humide dans sa manche. C'était le dernier mort de la journée, il avait mal aux reins malgré sa ceinture de travail et hâte d'en finir. En plus, c'était un de ces enterrements merdiques auxquels nul n'allait, seulement trois ou quatre personnes, une tristesse, et pire avec ce jour horrible, avec cette obscurité, avec ce froid. Les enterrements solitaires et les enterrements d'enfants, c'était le plus dur. Le vieux fossoyeur prit sa respiration et donna un coup sur le côté du cercueil pour le redresser sur ses guides et qu'il rentre

bien droit dans la niche. Quel froid, nom d'une pipe, se dit-il, transi. Pour sûr que les morts doivent avoir encore plus froid là-dedans, ajouta-t-il machinalement, comme toujours. Il jeta un coup d'œil à son jeune collègue, qui était fort comme un bœuf et qui transpirait et soufflait avec son visage de brute. En voilà un qui n'a pas de problèmes, se dit-il avec rancœur ; lui, en revanche, il était de plus en plus près du trou. Quelle saloperie d'être vieux. Il posa ses mains sur ses reins endoloris et s'adressa à la personne de la famille.

– On procède ?

La question n'obtint pas de réponse : le type semblait pétrifié. Le fossoyeur regarda d'un air interrogateur l'autre homme, qui se sentit obligé de faire quelque chose et secoua doucement le bras du veuf.

– Matias... Matias...

– Hein ?

– Les hommes demandent s'ils peuvent procéder.

– S'ils peuvent... quoi ?

– Refermer, expliqua avec gêne le cousin de Rita.

– Ah, oui, oui.

Matias fit un effort pour se concentrer sur ce qu'il voyait. Le cousin qui frappait le sol de ses pieds pour se réchauffer, un grand dadais de fossoyeur qui rangeait les outils, un autre qui mettait du mortier à l'entrée de la niche. La truëlle raclait la pierre. Un petit bruit irritant. L'homme des pompes funèbres s'approcha de lui en murmurant quelque chose d'incompréhensible. Il avait des papiers à la main et un stylo qu'il lui introduisit expéditivement entre les doigts. Matias supposa qu'il devait signer et fit deux gribouillis là où l'ongle de l'homme le lui indiquait. Ce fut difficile car il voyait tout de loin, de très loin, de l'autre bout d'un tunnel obscur, du mauvais côté d'une longue-vue. De cette distance, les niches ressemblaient aux casiers d'une consigne de gare. Rita allait rire quand il le lui dirait.

– Je suis vraiment désolé, Matias.

– Oui, oui.

- C’était une femme formidable.
- Oui.

Les fossoyeurs avaient déjà disparu et les autres s’en allaient, à présent. L’infirmière. Le cousin. La chef de Rita à l’agence. Mal à l’aise, hâtivement. Pressés d’échapper à la grande nuit glacée qui tombait sur le veuf. Honteux d’être si peu. “Si j’avais su, je me serais chargé moi de prévenir les gens, mais cet homme ne se laisse pas aider”, se justifiait le cousin auprès de l’infirmière tandis qu’ils parlaient ; il se sentait obligé de sauver l’honneur de la famille. Aucun d’eux ne savait alors qu’ils n’allaient plus revoir Matias. Et quand bien même ils l’auraient su, probablement que ça ne leur aurait rien fait non plus : la peine possède une charge magnétique négative, elle est comme un aimant qui repousse au lieu d’attirer. Ils s’en allaient là-bas tous les trois, sortant à toutes jambes du cimetière.

Or Matias ne ressentait aucune peine. Non. En réalité, il ne ressentait rien. Pas même le froid qui montait par vagues de la terre humide. Il cligna des yeux et regarda le ciel. Qui était noir comme... noir comme... Il n’arriva pas à trouver de comparaison pour ce ciel, car il était plus noir que le plus noir qu’il eût jamais vu, plus noir que le mot noirceur. La nuit était tombée très vite. Où suis-je ? se demanda-t-il soudain, déconcerté, dans un saisissement brusque, un pincement de panique, un vertige. Au cimetière, se répondit-il. Je viens d’enterrer Rita. Et de nouveau ce néant tranquille à l’intérieur. Pas un battement dans la poitrine, pas un petit souvenir dans la mémoire. La quiétude de la mort qui apaisait tout.

Il sortit du cimetière de la Sacramental sans penser, ses pieds cherchant le chemin et se déplaçant seuls. Il rentra dans son taxi, démarra et conduisit jusqu’à la proche M-30 avec le même automatisme engourdi. La ville brillait autour, tout éclairée et vivante, bondée de voitures. Matias plongea dans le fleuve métallique et se laissa porter. Conduire lui avait toujours plu. Conduire sans tenir compte de ce qu’il faisait, abrité dans son habitude de chauffeur de taxi. Pendant que ses mains se cramponnaient

au volant, il songea à un train. Ou plutôt à un métro. Au retentissement du convoi qui approche, au wagon qui se précipite sur lui, en soufflant et en grinçant, sans pouvoir s'arrêter, aux roues qui broient et qui lacèrent. Et à la mort comme un endroit tranquille où se réfugier, une cachette où l'on pouvait aller. Il pensa aussi au couteau qu'il avait toujours dans la boîte à gants; et il tenta d'imaginer la brève douleur froide que produirait la lame en tranchant son cou. Mais ensuite, pour la première fois depuis de longues heures, il se souvint de Toutou et de La Chienne.

Il sortit de l'autoroute circulaire et enfila vers chez lui. C'était un chemin bien connu, mais plus il approchait de son quartier, plus il se sentait loin. Loin du monde et de lui-même, loin de la normalité et de la raison.

– Bonsoir. Au rond-point de Cuatro Caminos, s'il vous plaît.

Matias se retourna, interdit, et contempla le passager qui venait de monter, profitant de son arrêt au feu rouge.

– Au rond-point de Cuatro Caminos, s'il vous plaît, répéta l'homme.

Matias sentit le rugissement bouillir dans sa poitrine, un geyser de désespoir et de rage.

– Descendez de ma voiture! Descendez tout de suite! hurla-t-il dans un cri monumental qui vibra dans son bas-ventre.

Le passager se recroquevilla sur son siège, abasourdi et terrorisé. C'était un timide informaticien de quarante-neuf ans qui n'avait jamais eu à faire face à une telle explosion de violence, ce qui, à l'époque où nous vivons, était certainement une chance.

– Descendez, imbécile! beugla de nouveau Matias de toutes ses forces, en sentant que les mots lui éraflaient les cordes vocales en sortant.

L'homme tâtonna comme un fou pour tenter d'ouvrir la porte, jusqu'à y parvenir enfin et se jeter sur le trottoir. Matias démarra furibond, tremblant, effrayé par l'intensité de sa haine. Il l'aurait tué. En fait, il aurait voulu pouvoir le tuer. Il ravalait sa salive avec difficulté. Dans un reste de

bon sens, il éteignit sa lumière verte et mit le panneau occupé. Il avançait cahin-caha avec son taxi, comme ivre. Quelques conducteurs le klaxonnèrent, mais le bruit de la ville arrivait jusqu'à lui amorti, lointain. Il se passait quelque chose dans ses oreilles et dans ses yeux, quelque chose qui l'empêchait de voir et d'entendre normalement. Il se sentait très fatigué : il ne savait plus combien de jours il avait passé sans dormir. Et sans manger. Il arrivait dans sa rue mais ne parvenait pas à la reconnaître. La ville vibrait, s'estompait, palpait comme une masse trouble et vivante au rythme du battement douloureux de ses tempes. Il se gara à l'angle. Monter dans sa maison vide le terrorisait.

Heureusement, la porte d'en bas était fermée et la concierge n'était pas en vue. Il alluma la lumière du palier, qui se mit à tictaquer comme un ancien taximètre. Comment avait-il pu oublier Toutou et La Chienne ? Ils devaient avoir passé au moins deux jours sans manger. Et sans sortir. Il les entendit pleurnicher de l'autre côté du battant. Tout doucement, car c'était des chiens abandonnés que Rita avait recueillis, et la vie dehors leur avait appris à être discrets et bien élevés. Il ouvrit la porte de la maison et ils sortirent en courant s'emmêler dans ses jambes. Minuscules, malingres, ignobles, de vrais avortons d'animaux. Lui, marron avec des taches et des poils de rat. Elle, grisâtre et rondouillarde, avec un croc tordu en dehors du museau et des yeux globuleux. On ne peut pas donner de vrais noms à des chiens aussi laids, avait-il dit à Rita quand elle les avait sauvés de la rue. C'est pour ça qu'ils avaient gardé ceux de Toutou et La Chienne. Matias les revoyait couchés en rond sur le giron de sa femme quand la maladie avait déjà explosé comme une bombe. Quand la fin avait commencé.

Il ravala péniblement la douleur qui serrait sa gorge et regarda vers l'intérieur de la maison. Le couloir se perdait dans l'obscurité.

– Non, dit-il à haute voix. Non.

La lumière du palier s'éteignit et les ténèbres lui tombèrent dessus. Matias ressentit un spasme de panique et

battit des mains contre le mur jusqu'à ce qu'il trouve l'interrupteur. À ses pieds, les chiens geignaient et lui léchaient les chevilles avec un enthousiasme désespéré. Il se pencha et les prit dans ses bras. Puis il ferma la porte d'un coup et descendit les escaliers à toute allure. Il courut sans s'arrêter jusqu'à arriver au taxi et déposer les toutous sur le siège du passager, où les animaux demeurèrent étrangement calmes, intimidés. Il démarra en sachant très bien où il allait. Au terrain. À la maison qu'ils étaient en train de se construire, Rita et lui, à Villaviciosa de Odon. C'est-à-dire à la maison qu'ils ne se construiraient plus jamais. À cette heure-ci, sans embouteillage, il mit à peine vingt minutes pour arriver au village. Avant d'entrer dans le lotissement, il s'arrêta au McDonald's et acheta des hamburgers pour les chiens. Leur relent chaud et grasseyé, qui lui avait toujours déplu, inonda cependant sa bouche de salive. Il découvrit avec honte qu'il avait faim, très faim. Comment pouvait-on avoir faim quand on était en train de vivre la fin de toutes les choses? Humilié par les besoins de son corps, par l'obstination de sa chair à vivre (la chair livide et douloureuse de Rita, les tubes de drainage, les bleus, les plaies), Matias acheta deux autres hamburgers pour lui. Le trajet jusqu'au terrain avait beau être très court, le taxi se retrouva imprégné par la puanteur douceâtre de la nourriture.

Cette toiture, il l'avait posée de ses propres mains, tuile par tuile. Ces murs modestes, il les avait érigés lui-même à ses heures libres, car adolescent il avait travaillé comme ouvrier dans la construction et n'était pas mauvais maçon. La maison avait déjà un toit, les fenêtres et la porte extérieure étaient posées, les radiateurs installés, la salle de bain du bas terminée. Mais il manquait les portes intérieures, et la cuisine, et peindre, et le sol n'était que du ciment brut. Il y avait l'électricité, mais sa seule source d'éclairage consistait en une ampoule au bout d'un câble très long, et l'eau venait du robinet du jardin au moyen d'un tuyau vert. Évidemment qu'il n'y avait pas non plus de jardin, même si Matias appelait ça comme ça. Le terrain était une terre

en friche brune et dure, couverte de gravats, de sacs de sable et de divers outils de construction. Au milieu de ce néant sale et désolant, la maison, petite et trapue, avait l'air d'une dent solitaire dans la mâchoire d'un vieillard.

Il essaya d'allumer l'ampoule, mais elle avait dû griller. À tâtons, en faisant attention de ne pas marcher sur les chiens nerveux, Matias palpa le sol jusqu'à trouver le vieux téléviseur portable qu'ils avaient apporté au terrain quand Rita avait commencé à se sentir mal, quand elle ne supportait même plus de lire, afin qu'elle puisse se distraire en regardant un film pendant qu'il continuait de travailler dans la maison. Il alluma l'appareil et coupa le son. De l'écran sortit une lueur mouvante et morne qui éclaira pauvrement le séjour. Le vent se glissait à travers les fenêtres mal jointes et il faisait un froid atroce. Un froid sépulcral, pensa Matias; et il crut entendre le grincement sablonneux de la truelle du fossoyeur contre la niche. Il était dans la pièce qui allait être le salon: un séjour rectangulaire avec deux fenêtres. L'éclat triste et irrégulier du téléviseur faisait danser des ombres sur les murs. Il y avait deux chaises en paille à moitié défoncées, le rocking-chair où Rita s'asseyait, un fouillis d'outils et de pinceaux, des rouleaux de toile goudronnée dont il avait couvert le toit avant de poser les tuiles et une échelle. Il y avait aussi un seau, deux serpillières, une demi-douzaine de pots de produits d'entretien, des gants en caoutchouc, un balai pelé. Le tout placé dans un coin en formation parfaite, une petite armée domestique que Rita avait apportée à l'époque heureuse pour nettoyer le chantier au fur et à mesure. Je ne pense pas finir cette maison un jour, se promit-il à lui-même avec férocité. Et il avait raison, il ne la terminerait jamais.

À moitié à l'aveuglette, dans la pénombre bleutée, il nettoya l'une des casseroles et donna de l'eau aux animaux, puis il s'empara des rouleaux de toile goudronnée, les étendit dans un coin et s'assit dessus en appuyant son dos contre le mur. Il sortit les hamburgers, qui étaient encore chauds grâce à leurs emballages isolants, et les partagea

avec les chiens. L'effort de manger acheva le peu d'énergie qui lui restait. Il éprouvait une sorte de stupeur, une fatigue extrême semblable à de l'anéantissement. Dans l'écran muet du téléviseur, il y avait une blonde tape-à-l'œil et siliconée qui riait beaucoup. Matias se laissa tomber sur le côté jusqu'à s'allonger sur le sol, en position fœtale, recroquevillé dans sa grosse veste en tissu épais. Il grelottait. Les chiens se couchèrent en rond dans le creux de son ventre, bien blottis contre lui, en le regardant sans cligner de leurs yeux ronds. Ils étaient effrayés par le changement d'habitudes, par l'absence de Rita, par l'odeur de peine de Matias, qui parvenait nettement jusqu'à leurs truffes. La peine sent le métal froid, vous diraient les chiens s'ils le pouvaient. Matias toucha leurs corps rugueux et tièdes : ils étaient un soulagement dans la nuit glacée. Il attrapa la partie restante de la toile goudronnée et se couvrit avec comme il le put. Aujourd'hui, se rappela-t-il soudain, c'était son anniversaire. Il avait quarante-cinq ans. Tant de douleur inutile, pensa-t-il. Et il tomba dans le sommeil comme une pierre tombe dans un puits, tandis que le clair-obscur des images télévisées dansait en silence sur son visage.

Daniel était convaincu que sa femme ne restait avec lui que pour le plaisir de le torturer. Brique, brique, brique, une pièce triple, deux trous. Quant à lui, il avait beau s'interroger sur les raisons qui le faisaient rester avec elle, il ne parvenait pas à se répondre de façon satisfaisante. En fait, oui : parce qu'il était paresseux. Et peut-être lâche. Parce qu'il s'était toujours laissé tenter par le moindre effort. Pourtant, rompre n'était pas si difficile. Allons bon, ils n'étaient même pas mariés, pour l'amour de Dieu ! Et, par chance, ils n'avaient jamais voulu avoir d'enfants. Attention, une mine ! Trois rangées volatilisées. Il y avait la question de l'appartement, certes, et le crédit pas fini de payer. Il écrasa sa cigarette dans un coin du cendrier bourré et, aussitôt, en ralluma une autre, car penser à ces choses-là le rendait très nerveux. S'acheter une maison avec quelqu'un était une erreur. Ça enchaînait plus que le mariage. Mais même à ça, il y avait une solution : ils pouvaient toujours vendre la propriété, se partager l'argent et se séparer. Il évalua mentalement cette possibilité et dut admettre qu'il la voyait aussi lointaine que de devenir un touriste de la Station spatiale. Où s'en était allée la joie du monde ? Brique verticale, rangée complète. Qu'était devenue la légèreté lumineuse de ses vingt ans, quand la vie était comme un gros cadeau de Noël qui ne demandait qu'à être ouvert ? Comment avait-il pu finir enfermé dans une existence si petite et mesquine ?

– Continue comme ça, c'est ça, continue de te brûler le peu de neurones qu'il te reste avec ces âneries pendant des heures. C'est magnifique de voir comment tu gâches ta vie.

Merde, elle l'avait pris sur le fait. Normalement, chaque fois qu'il entendait les pas de Marina dans le couloir, Daniel changeait l'écran de l'ordinateur, pour que sa

femme ne le voie pas en train de jouer. Ou, même, s'il percevait sa venue à temps, il se levait d'un bond de la table et faisait mine de regarder le dos des livres sur les étagères, pour dissimuler, ou alors il partait dans la salle de bain en feignant une urgence. Cette fois-ci, cependant, il s'était mis à penser, et c'est ce qui l'avait distrait. Se mettre à penser était ce qu'il pouvait faire de pire. C'était précisément pour ça qu'il jouait aux jeux d'ordinateur pendant des heures. Pour stopper un peu son esprit. Il jeta un coup d'œil à sa montre : neuf heures du soir. Depuis cinq heures de l'après-midi, il posait des briques électroniques dans un puits et essayait d'éviter les mines virtuelles.

– Je viens de me mettre à jouer, se défendit-il.

– Oui, bien sûr.

– Et puis, je suis fatigué et j'ai besoin de me détendre.

Fiche-moi la paix, pour l'amour de Dieu !

Est-ce que par hasard Marina ne se rendait pas compte qu'il était le premier à avoir honte de se comporter ainsi ? En fait, il avait tellement honte et se méprisait tellement que, maintenant, il allait devoir se rendre dans la cuisine se servir un whisky. Ce qui ne plaisait pas non plus à Marina, ce qui était une autre de ses excuses pour se montrer dédaigneuse et acerbe. Car Marina le brocardait également chaque fois qu'il avait recours à la boisson. C'est-à-dire tous les soirs. Et ça ne servait à rien que Daniel lui explique, en tant que médecin, que l'alcool était le meilleur des anxiolytiques. Est-ce que par hasard elle préférerait qu'il se bourre de tranquillisants et marche avec la mâchoire ballante ? Mais, bon sang, qu'est-ce que cette femme lui voulait ?

– Regarde-toi, Daniel, tu ne te fais pas pitié ? Enfermé là, dans le noir, rivé à l'écran de l'ordinateur, enveloppé dans un nuage de tabac puant, avec la télévision allumée qui parle toute seule... Quelle vie de merde.

Tant de haine, tant de frustration dans la voix suraiguë et un peu nasale de sa femme. Daniel fit pivoter sa chaise et se mit à regarder la télévision qui, en effet, était en train de fonctionner, comme toujours. Il aimait ce bruit de fond ; et que la chambre s'éteigne peu à peu à la tombée de

la nuit. Il aimait être dans l'obscurité de sa petite pièce à lui, juste éclairée par la lueur froide des deux écrans. Il aimait se sentir enveloppé par ces ombres de velours, cette pénombre que les éclats mouvants du téléviseur et de l'ordinateur semblaient transformer en quelque chose de liquide. En une bulle protectrice et amniotique.

– Fiche le camp. Je veux voir le journal, grogna-t-il.

Voir le journal était une activité socialement acceptée. Même elle ne pourrait pas le critiquer pour ça. Mais Marina demeurait appuyée contre le montant de la porte, sans partir. Une bouffée d'angoisse lui serra la poitrine. Il soupesa un instant la possibilité de se lever, la faire sortir de force de la chambre et refermer la porte. Mais s'il la bousculait les choses empireraient davantage, c'était sûr. Pour l'amour de Dieu, il voulait juste un peu de paix.

– Daniel...

Marina pressa l'interrupteur de la lampe. La lumière heurta ses yeux ; il cligna des paupières, agacé, et continua de regarder en direction du téléviseur les sourcils froncés, dans une vaine tentative d'ignorer sa femme.

– Daniel.

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Ne crois pas que j'ai oublié que c'était ton anniversaire aujourd'hui...

– Bien sûr que non. Comment pourrais-tu oublier ? Tu es parfaite.

– Tu as quarante-cinq ans.

– Magnifique mémoire.

– Allons dîner quelque part pour fêter ça.

Les mots roulaient dans la bouche de Marina comme des cailloux à l'intérieur d'une bouteille : durs, carillonnants. On voyait qu'elle voulait faire retomber la tension, qu'elle désirait être aimable, mais des résidus secs de colère et d'années de frustration entravaient ses syllabes.

– Je n'ai pas envie. Et il est très tard. Une autre fois.

– Une autre fois ça ne sera pas le jour de ton anniversaire. Allez, secoue-toi... Tu ne veux jamais rien faire, tu es d'une tristesse.

– Comme tu le comprendras, je n'ai pas vraiment envie d'aller dîner avec toi, désagréable comme tu es. Et puis, il fallait rentrer plus tôt.

– Je ne suis pas rentrée plus tôt parce que je n'ai pas pu! Je travaillais. Pas comme toi.

Oui, naturellement. Ça, en plus. Marina était d'une laboriosité écrasante et passait des heures interminables dans une petite boutique de bijoux fantaisie et de cadeaux qu'elle avait montée avec une associée, une affaire précaire qui tenait debout grâce à la dévotion monumentale de sa femme. Travail mis à part, Marina cuisinait des petits plats compliqués et rangeait ses armoires avec un soin maniaque, et trouvait le temps d'aller à la gym et même de lire. C'est ce que Daniel voulait qu'elle fasse à présent: qu'elle sorte de sa pièce, qu'elle parte être laborieuse et efficace ailleurs, qu'elle se mette à cuisiner ou à lire ou à faire la roue et qu'elle le laisse tranquille. Mais Marina demeurait appuyée contre le montant de la porte. Il ne la voyait pas mais la sentait dans son dos, une présence exigeante, un silence irrité. Il essaya de se concentrer sur l'écran. Il vit une ambulance, une masse que l'on sortait sous une couverture, des curieux, des policiers.

– Compte tenu des similitudes entre le modus operandi des trois crimes, les experts parlent déjà d'un tueur en série, disait la jeune reporter avec une expression de joie radieuse sur le visage: grâce à l'intérêt éveillé par les meurtres, elle avait obtenu qu'on la laisse parler devant la caméra en direct pour la première fois. Tant que l'autopsie ne sera pas réalisée, il est impossible de confirmer que la dernière victime est décédée des mêmes causes que les précédentes, une dose massive d'insuline administrée par voie intraveineuse, mais il semble que la vieille femme présentait le même sourire que les deux autres victimes, un sourire qui, d'après le médecin légiste, n'est pas naturel mais a été composé et forcé par l'assassin sur le cadavre. Un détail macabre pour lequel le criminel a commencé à être connu dans les milieux policiers comme l'*assassin du bonheur*.

Le monde est rempli de tarés, se dit Daniel avec détachement, plongé dans l'ignorance bénie du moment présent et sans savoir encore que les crimes de *l'assassin du bonheur* finiraient par lui compliquer sérieusement la vie. Mais il était encore à ce moment-là dans les nuages et ne ressentait qu'une vague curiosité pour cette affaire, comme tout le monde. Les vautours de la presse picoraient les deux premières morts depuis plusieurs jours déjà, excités par l'étrangeté des détails : des vieillards seuls assassinés sans forcer la porte, sans qu'il y ait vol, sans autre violence que celle de les liquider. Et, surtout, l'inquiétante manie du sourire. Pour arriver à pétrifier l'expression du visage, l'assassin avait dû leur étirer les commissures des lèvres et les maintenir ainsi pendant une demi-heure, ou peut-être plus, jusqu'à ce que la rigidité cadavérique s'installe. Sans parler de l'insuline intraveineuse. Le criminel était peut-être médecin ? Et comment parvenait-il à leur administrer l'injection ? Est-ce qu'il droguait les vieillards avant ou bien les persuadait-il de se laisser piquer ?

– Tiens, ton cadeau. Et sache que ça ne vient pas de la boutique.

Absorbé par le journal télévisé, Daniel ne s'était pas aperçu que Marina avait abandonné pendant quelques instants sa position de vigie acariâtre. À présent elle était de retour à côté de lui et lui avait jeté un paquet sur les genoux comme on jette un sac-poubelle par-dessus le bastingage d'un bateau. Daniel regarda le paquet enveloppé d'un papier rouge brillant et orné d'un ruban doré. Il offrait une image si criarde et artificielle du bonheur qu'il en était obscène.

– Je ne veux pas de cadeaux.

Marina haussa les épaules.

– Il est acheté. Il est à toi. Fais-en ce que tu veux, dit-elle sans acrimonie.

C'était ça le pire : quand sa femme s'attendrissait de l'intérieur et le regardait baignée de compassion. Une doctresse. Ou une infirmière. Le criminel devait être une femme, aucun doute là-dessus. Les femmes étaient les véritables

assassins du bonheur. Il observa Marina : quarante-trois ans, des surfilages blancs dans sa chevelure sombre et un léger petit ventre arrondi sur lequel elle croisait en général ses mains quand elle se mettait à le sermonner, dans une attitude qui irritait profondément Daniel. Il regarda le visage de sa femme, tellement connu qu'il en devenait invisible ; et sa peau fine et blanche sillonnée par un délicat réseau de rides. Il avait été le témoin de la lente formation de tous ces plis. Et surtout du sillon profond qui fendait le froncement de ses sourcils, la marque de sa bouderie progressive. Ils étaient ensemble depuis quinze ans.

Daniel empoigna le paquet avec violence. Le papier métallisé crépita comme un feu de joie en se froissant entre ses doigts. Je ne vais pas l'ouvrir, se dit-il, ou oui, je vais l'ouvrir et ça me sera égal, je m'en ficherais de ce pull-over prévisible ou de cette chemise à rayures, tout ça ne veut rien dire, c'est une stupidité, un formalisme. Mais l'angoisse inondait sa poitrine d'une peine visqueuse, car dans le fond il avait envie que ce cadeau ne soit pas une pantomime, un faux-semblant. Il sentit palpiter en lui quelque chose comme de l'amour, l'écho de son ancienne volonté de l'aimer. Et pour un instant il souhaita retrouver l'affection délabrée qui était enterrée sous les dégâts. Mais non, c'était impossible. C'était une aspiration ingénue, irréalisable. Parce que Marina était l'assassin du bonheur, oui, en cela elle était comme toutes les femmes, si dures, si implacables, si insatiables dans leur demande de perfection. Elle était là, agrippée à lui comme un dogue, à exiger tout de lui et un peu plus que tout, à exiger qu'il soit meilleur qu'il n'était et à l'humilier avec ce perpétuel regard méprisant qui était comme le miroir de son échec. Le véritable échec consistait à échouer avec une femme à vos côtés qui amplifiait votre désastre avec la loupe de son regard. Mais pourquoi étaient-elles comme ça ? Pourquoi les femmes exigeaient-elles toujours des hommes qu'ils soient à la hauteur de leurs foutus rêves ? Daniel ne demandait pas ça à Marina, pour l'amour de Dieu, en cela au moins il était meilleur. Il était peut-être un incapable et